

FEMMES REPORTERS

Christian Delporte

FEMMES REPORTERS

L'Histoire du grand reportage
par les pionnières du genre

ARMAND COLIN

© Armand Colin, 2024
Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur
11, rue Paul-Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com
ISBN : 978-2-200-63631-9

Sommaire

Introduction.....	9
Nellie Bly, le modèle légendaire	17
Pionnières de l'enquête	39
Premières correspondantes de guerre : le chemin de l'humanitaire	57
La Grande Guerre, premier tournant	77
En Russie révolutionnaire.....	109
Les infiltrées.....	131
Spectacles du monde	153
Envoyées spéciales chez les dictateurs.....	179
L'impulsion de la guerre d'Espagne	201
Femmes sous uniforme.....	227
Voyez le monde changer !.....	255
Viêt Nam : en première ligne	281
Sur tous les fronts	307
Jusqu'au bout de l'investigation	333
Reporter de guerre, un métier de femme ?	357
Le temps des légendes ?	383
Bibliographie.....	389
Index	403

Introduction

Alerte ! Elles déferlent, et il y a de quoi s'inquiéter. Jusqu'ici, elles se satisfaisaient de potins mondains et d'articles de mode, mais voici que maintenant, elles prétendent faire du reportage ! Un souffle de révolte anime bon nombre de journalistes mâles, dès le début des années 1890. « Bientôt, si nous n'y prenons garde, nous ne serons plus bons qu'à balayer les salles de rédaction », s'alarme l'un d'eux sous couvert d'anonymat, le 9 août 1893, dans *La Petite Gironde*. Pourquoi ? Parce que « le reporter en jupon passera partout », usant de son charme : « les chefs de bureau complaisants l'appelleront dans leurs cabinets et lui feront, la bouche en cœur, des révélations terminées par des déclarations agenouillées ».

À vrai dire, le danger de la concurrence concerne peu la France. Selon une enquête de la *Revue des revues*, publiée en février 1893, la presse française compterait deux cent trente-sept femmes écrivant dans les journaux, dont au moins deux cent trente se consacraient exclusivement à la mode. Non, le « péril » vient des États-Unis, et comme les tendances qui y dominent finissent toujours par traverser l'Atlantique, la crainte de l'envahissement est bien fondée ! Pensez : là-bas, elles sont déjà un millier et ne se contentent plus de contribuer aux « pages des femmes » ! Et en Grande-Bretagne, leur nombre ne cesse de croître : elles sont peut-être six cents ou sept cents !

Il y a au moins une femme que l'épouvante des journalistes masculins amuse : l'Irlandaise Emily Crawford. Elle connaît bien, et la France et le reportage. Avec son mari, George, elle a couvert la guerre franco-prussienne de 1870 pour le *Daily News*, interviewé les communards, assisté aux séances parlementaires à Versailles. Le 25 mai 1871, elle était même la seule journaliste, hommes et femmes confondus, à suivre la séance où Thiers annonça la défaite de la Commune, et la première à produire la nouvelle à Londres. Selon elle, comme elle l'écrit en 1893 dans la *Contemporary Review*, si la France est en retard sur les États-Unis et l'Angleterre, si le journalisme y est fermé aux femmes, c'est en raison de deux fléaux : « la peste de la galanterie » et « les idées étroites professées dans les classes bien-pensantes au sujet du rôle que doivent jouer les femmes dans la société ». C'est d'autant plus stupide, explique-t-elle en substance, que les femmes écrivent mieux que les hommes et qu'elles ont des « aptitudes supérieures » à eux, celles de « mettre de la vie dans tout ce qui sort de leur plume », car elles savent donner de l'épaisseur humaine à leurs articles.

Il est vrai que les journalistes anglo-saxonnes, surtout américaines, accèdent plus tôt, comme nous le verrons, au grand reportage que leurs consœurs françaises ; et ce malgré la création, en 1897, d'un quotidien féministe, entièrement composé par des femmes, *La Fronde*. Le journal fondé par Marguerite Durand revendique les mêmes droits professionnels que les hommes, notamment celui de faire du reportage. Mais pour toutes les autres rédactions en France, envoyer une femme sur le terrain, ne serait-ce qu'à quelques rues du journal, est simplement inimaginable.

Même s'il s'immisce dans les journaux peu avant, le grand reportage ne s'y impose véritablement que dans

les années 1880-1890, avec la vague puissante des quotidiens de masse. Il est le fer de lance du « nouveau journalisme » : l'écrivain de journal travaillant dans son cabinet, qui dominait jusqu'à présent, est dépassé par le reporter qui devient le modèle du journalisme moderne. Sa singularité, c'est le terrain. Il y cherche les informations, il observe pour le lecteur, enquête, interroge, débusque des vérités cachées, prend parfois des risques, et construit finalement un récit vivant, fondé sur des faits et du vécu. Il n'est nul besoin de se rendre à l'autre bout du monde pour faire du grand reportage, mais le grand reporter dispose de deux atouts qui manquent à ses confrères : le temps nécessaire à son enquête et l'indépendance qui lui permet d'échapper à la hiérarchie du journal, ne devant de comptes qu'au rédacteur en chef qui l'a missionné. Ainsi, très vite, les grands reporters représentent l'aristocratie de la profession. Certes, on les envie parce qu'ils sont les mieux payés mais, surtout, on les admire pour leurs vertus « viriles » : la rigueur, l'autorité, la force, le courage, la maîtrise du risque, l'énergie morale, intellectuelle, physique...

C'est précisément à cet idéal de virilité que se heurtent les femmes à la fin du XIX^e siècle. Par nature, la femme serait trop émotive, trop insouciante, trop délicate, trop faible physiquement pour faire face aux situations complexes et souvent dangereuses du grand reportage. S'il y a des héros, il ne peut y avoir d'héroïnes. Et puis, qui ferait bouillir la marmite, qui s'occuperait des enfants, qui confectionnerait les layettes, si la femme devait désertier son foyer pour s'absenter des semaines, des mois ?

Cette toile de fond guide le propos de ce livre. Je montrerai que les femmes ont été présentes à toutes les étapes du développement et de la transformation

du grand reportage, mais aussi que ce fut pour elles, et jusqu'à une période récente, un combat permanent, jamais définitivement gagné, pour conquérir leur place dans un métier considéré comme la chasse gardée des hommes. C'est pourquoi il était nécessaire de conduire l'observation sur la longue durée et de lui donner une dimension internationale. L'une des particularités de cet ouvrage est d'aller puiser des exemples dans de multiples pays pour construire une histoire globale de l'émancipation féminine par le reportage. Au fil des pages, défileront donc des femmes de tous les continents, de près de trente nationalités, parfois célèbres, souvent oubliées.

L'ouvrage ne prétend pas être exhaustif. Il ne s'agit pas non plus d'établir une galerie de portraits, ni de bâtir un palmarès. Il a fallu opérer des choix, retenir les cas les plus représentatifs, les moments les plus édifiants, de telle sorte que le lecteur regrettera peut-être l'absence de tel ou tel nom. Le parti pris du livre est d'aider à comprendre ce que fut la vie des femmes grands reporters depuis le XIX^e siècle et de montrer qu'en rapprochant des itinéraires individuels, il est possible de dégager une véritable histoire collective.

Ces femmes, nous les suivrons sur le terrain, les accompagnerons dans leurs enquêtes, dans les coulisses de leurs reportages, dans leurs relations, souvent conflictuelles, avec les hommes, les confrères ou les militaires, notamment. On insistera sur les obstacles dressés sur leur chemin, mais aussi les stratégies déployées pour les contourner. Nous verrons également que, contrairement aux idées reçues, être une femme peut, sur le terrain, présenter – parfois, voire souvent – plus d'avantages que d'inconvénients. L'une des questions qui domine le livre, est de savoir si le genre change quelque chose à l'exercice du métier ; par

exemple : les femmes sont-elles plus vulnérables face au danger ? Ont-elles une manière différente des hommes d'aborder le reportage ? Donnent-elles au reportage une « patte féminine » ? Mais on n'oubliera pas que les « femmes reporters » sont d'abord des femmes à qui la société assigne des fonctions, soumises aux stéréotypes de genres. Ainsi, au long de la période étudiée, du XIX^e siècle à nos jours, la société les interpelle et elles-mêmes s'interrogent : peut-on être femme reporter et épouse ? Peut-on être femme reporter et mère ? Une femme reporter avec des enfants peut-elle parcourir le monde et s'exposer aux risques des guerres de la même manière qu'un homme ?

Restent deux questions. La première : que doit-on entendre, ici, par « grand reporter » ? Quand les mots sont prononcés, la télévision ayant pris le pas sur la presse écrite et la radio, spontanément jaillit l'image d'un homme ou d'une femme munis d'un gilet pare-balles sur un théâtre de conflit armé. Bien entendu, la catégorie des grands reporters *de guerre* (presse écrite, presse audiovisuelle, photoreporters) est largement étudiée dans ce livre. Notons que jusqu'au milieu du XX^e siècle au moins, on parlait plus volontiers de « correspondantes de guerre ». Par ailleurs, se rattachent à ladite catégorie les « envoyées spéciales » sur les zones de conflits.

Mais se distinguent d'autres genres de grands reportages, dont le lien avec l'actualité « chaude » est bien plus lâche. Il en va ainsi du reportage d'investigation, qui réunit le terrain, l'enquête approfondie et le temps nécessaire pour la mener. Il peut être le fruit de l'initiative personnelle du ou de la journaliste. C'est aussi le cas du reportage de voyage ou d'exploration qui, conduisant vers les terres lointaines, privilégie l'enquête à caractère ethnographique : il existe toujours, mais

on le rencontrera ici surtout au moment de son essor, c'est-à-dire jusqu'à la fin des années 1930. En revanche, ne pouvant tout traiter, je laisserai de côté d'autres catégories, comme le grand reportage local ou sportif, par exemple.

Ces choix attirent l'attention sur les ambiguïtés de la définition du grand reporter qui varie selon les époques, selon les pays, et peut même n'avoir qu'une valeur honorifique (avec les avantages salariaux qui l'accompagnent), comme en France, notamment. Il couronne alors des années d'expérience, reconnaît une haute qualification, une autorité professionnelle patiemment acquise : bref, on ne débute pas grand reporter !

La deuxième question est plus délicate encore : comment appeler une femme qui pratique le grand reportage ? Elle m'a tourmenté durant la préparation de ce livre. Résumons. Emprunté à l'anglais, s'étant imposé dans l'univers médiatique, le mot « reporter » ne distingue pas les genres. Selon la vulgate, c'est Stendhal qui, le premier, l'utilise en 1829 dans son ouvrage *Promenades dans Rome*, parlant des « reporters de journaux anglais » du *Times* et du *Morning Chronicle*. L'année suivante, la *Revue britannique* tente de franciser le terme avec « reporteur ». Mais la presse française préfère adopter le mot anglais, et, en 1932, la nouvelle édition du *Dictionnaire de l'Académie française* en entérine l'usage : « REPORTER. (On prononce *Reporteur*.) n. m. Nom donné en Angleterre et, par imitation, en France, aux journalistes d'information. » Finalement, seul le Québec l'a francisé en « reporteur ». Quant à « grand », on ne sait s'il se rapporte au reportage ou au reporter, ce qui, dans ce dernier cas, signifierait qu'il existât de « petits » reporters.

Venons-en à la féminisation du mot. En 1886, attesté notamment dans le *Cri du peuple* (que dirige Caroline

Rémy, dite Séverine, après la mort de Vallès), apparaît le vocable « reporteresse » (sur le modèle de « doctoresse »). Marqueur revendicatif, il est adopté par la presse féministe, et notamment *La Fronde*. Mollement repris par les autres journaux, parfois avec des guillemets dédaigneux, il s'éteint avant la Grande Guerre. Plus le temps passe, plus le genre n'est indiqué qu'au travers de l'article qui précède : un ou une, le ou la reporter.

Au Québec, « reporter » a donné naturellement naissance à « reportrice ». En 1999, le rapport sur la féminisation des mots, rédigé par l'Institut national de la langue française, sous l'égide du Premier ministre Lionel Jospin, recommande de parler : indistinctement pour les hommes, de « reporter » ou de « reporteur » ; et pour les femmes, de « reportrice » (il en va de même pour « supporter/supporteur » qui donne « supportrice »). L'Académie française l'admet, arguant que les Anglais avaient chipé un mot d'ancien français, *reporteur* (« rapporteur »). En juillet 2011, enfin, si on relève dans *Le Monde* le mot « reporteuse » pour désigner une journaliste du quotidien israélien *Haaretz*, son destin s'arrête là.

Certes, mais en matière de langue, il faut différencier la règle et l'usage. J'ai donc décidé de m'en tenir à la façon dont les intéressées elles-mêmes se nomment. Et là, c'est assez édifiant. Prenons quelques exemples de livres. En 2001, Catherine Jentile, en quatrième de couverture de *Tête brûlée*, est présentée comme « *grand reporter* à TF1 ». En 2009, Florence Aubenas publie sa conférence autobiographique, sous le titre *Grand reporter*. Plus tard, en 2018, l'ouvrage de Laura-Maï Gaveriaux, *Sales guerres*, a pour sous-titre : « De prof de philo à *grand reporter*. » L'année suivante, Patricia Allémonière, Anne Barrier, Liseron Boudoul, Anne-Claire Coudray

et Marine Jacquemin font paraître *Elles risquent leur vie*, sous-titré « Cinq femmes *reporters* de guerre témoignent » ; Anne Barrier est mentionnée comme « journaliste *reporter* d'images ». Les choses deviennent plus confuses avec les deux derniers ouvrages, parus respectivement en 2022 et 2023. Anne Nivat, avec *Un continent derrière Poutine*, apparaît comme « grande *reporter* indépendante ». Enfin, si le bandeau d'*Au cœur du chaos* de Patricia Allémonière annonce « Une grande *reporter* raconte la guerre à sa fille », la quatrième de couverture parle de « grand *reporter* de guerre ».

Au bout du compte, on ne sait s'il faut féminiser et même ce qu'il convient de féminiser. Estimant que je n'ai pas à imposer ma propre version de leur métier, je m'en tiendrai donc à ce qui domine dans la langue courante et ce qu'elles acceptent pour elles-mêmes, et dirai « femmes grands reporters ». Du reste, l'indistinction genrée correspond bien à la lutte des femmes pour être reconnues comme les égales des hommes dans le grand reportage. On pourrait ainsi admettre qu'elles ont, par leur ténacité, « dégenré » le mot de grand reporter qui, désormais, n'est plus ni masculin ni féminin, mais désigne un métier du journalisme pratiqué à la fois par des hommes et par des femmes. Et c'est précisément le récit de cette lutte, engagée dès l'apparition du grand reportage, que je vous invite à découvrir maintenant.

Nellie Bly, le modèle légendaire

Coulé dans un bronze argenté, le visage de la plus célèbre reporter américaine du XIX^e siècle, Nellie Bly, se dresse fièrement à New York, sur Roosevelt Island. Inaugurée en 2021, l'œuvre monumentale d'Amanda Matthews est complétée par quatre sphères qui évoquent les grands moments de sa vie : la reporter d'investigation, la journaliste exploratrice qui battit le record du tour du monde, mais aussi la défenseuse des droits des femmes, et enfin l'inventrice. Le lieu n'a pas été choisi au hasard : c'est là qu'en 1885, Nellie Bly, simulant la folie, mena une audacieuse enquête dans l'asile d'aliénées qui occupait l'île, puis révéla dans la presse les conditions inhumaines dans lesquelles vivaient plus d'un millier de femmes.

Célèbre de son vivant dans le monde entier, Nellie Bly devient une véritable légende populaire américaine, au XX^e siècle. Dès 1946, Broadway lui consacre une comédie musicale. Théâtre, cinéma, publicité, jeux, bandes dessinées, tous les arts populaires lui rendent hommage. En 2002, la poste américaine sort même un timbre à son effigie, et, chaque année, le *New York Press Club* décerne le prix Nellie Bly Club Reporter aux meilleurs reportages de jeunes femmes journalistes.

Une telle ferveur peut paraître excessive, mais quand on se penche sur sa vie, on s'aperçoit qu'avec audace, elle a défié les préjugés sociaux et a contribué

à inventer le grand reportage de son époque sous tous ses aspects, de l'enquête en infiltration au récit d'aventure dans les terres lointaines, en passant par la correspondance de guerre.

Les leçons de l'enfance

On sait peu de choses précises sur l'enfance et l'adolescence de Nellie Bly, excepté que le bonheur et l'insouciance des débuts ont vite tourné au drame. De son vrai nom Elizabeth Jane Cochran, elle naît le 5 mai 1864 dans un hameau de Pennsylvanie proche de Pittsburgh : son père y a racheté l'usine où il avait été ouvrier et y a acquis les terres de la future ferme familiale. Il s'est marié deux fois. Avec sa première épouse, il a eu dix enfants et cinq autres avec Mary, la mère d'Elizabeth. Le clan des Cochran n'a jamais accepté cette seconde union, ce qui n'est pas sans conséquences pour la suite.

Jusqu'à l'âge de 6 ans, Elizabeth – surnommée « Pinkie », parce que sa mère l'habille toujours de rose – est une enfant heureuse et choyée. Mais, en 1870, son destin bascule. Son père meurt brusquement. Il n'a pas fait de testament et, à cette époque, les femmes ne peuvent hériter. La part des biens qui revient à Elizabeth et à ses quatre frères est confiée à un tuteur qui la dilapide sans vergogne. Mary et ses enfants ne peuvent compter sur le soutien du clan des Cochran qui profitent même de la situation pour les expulser de la maison familiale. Mary se retrouve sans ressources. Moins par amour que par nécessité, elle se remarie alors avec John Ford, un vétéran de la guerre de Sécession. Alcoolique et brutal, il la frappe et, grâce aux témoins qui attestent les violences conjugales, elle finit par obtenir le divorce.

Elizabeth a 15 ans. Elle aime écrire et compose des poèmes. Elle refuse l'avenir qu'on lui promet : un travail en usine, un emploi de domestique, peut-être de gouvernante, ou l'enfermement au foyer, si elle fait un beau mariage. Non, ce qu'elle veut, c'est gagner sa vie en enseignant. Sa mère l'inscrit à l'Indiana Normal School, mais, au bout de quelques mois, elle ne peut plus payer les frais de scolarité de sa fille. Mary décide alors de changer de vie et installe sa famille dans la grande ville voisine, Pittsburgh, où, aidée par Elizabeth, elle dirige une pension.

À 16 ans, Elizabeth ignore encore celle qu'elle deviendra, mais sa dramatique expérience lui fait comprendre ce qu'elle ne veut pas devenir : une femme dépendant des hommes, obéissant aux contraintes d'une société patriarcale, considérée toute son existence comme une mineure. Or, l'occasion lui est bientôt donnée d'exprimer sa force de caractère.

Ainsi naît « Nellie Bly »

Elizabeth lit avec avidité les journaux locaux, et notamment le *Pittsburgh Dispatch*. Un jour de 1885, elle tombe sur une chronique qui, signée « Quiet Observer » (pseudonyme de l'écrivain Erasmus Wilson), provoque chez elle la colère. Intitulée « À quoi sont bonnes les filles ? », elle explique que les femmes doivent s'en tenir à « rester à la maison, à coudre, à s'occuper des enfants » et conclut qu'« une femme qui travaille est une monstruosité ». Furieuse et indignée, Elizabeth prend aussitôt la plume et rédige une lettre cinglante qu'elle envoie au patron du journal, George Madden. Elle lui parle d'un monde qu'ignore superbement l'auteur de cette chronique imbécile, celui où « les femmes sont obligées de travailler pour survivre ». Plutôt que de vous

délecter de sarcasmes ridicules, écrit-elle en substance, « Messieurs, rassemblez les filles intelligentes. Sortez-les de la bourbe. Aidez-les à grimper l'échelle de la vie et soyez-en amplement récompensés. »

Impressionné par la verve du courrier signé « Une fille orpheline solitaire », Madden publie une annonce dans son journal demandant à son auteure de se présenter à son bureau. Elizabeth n'hésite pas et répond à l'invitation. Lorsqu'elle sort des locaux du *Pittsburgh Dispatch*, elle est engagée pour écrire un article. Certes, se dit Madden, elle n'a ni grammaire ni orthographe, mais son effronterie sans limite pourrait servir le journal ; mettons-la à l'épreuve. Quelques jours plus tard, le papier est prêt. Titré « *The Girl Puzzle* », il dénonce notamment les effets désastreux du divorce pour les femmes et plaide pour une réforme législative qui les protège. Assise face à Madden qui lit son texte, Elizabeth attend fébrilement le verdict. Lorsqu'il relève les yeux, son sourire indique que la partie est gagnée : non seulement l'article paraîtra le 25 janvier 1885, mais la voici désormais journaliste à plein temps, au tarif encore dérisoire de cinq dollars la semaine.

Madden observe cependant qu'Elizabeth ne peut pas signer de son vrai nom sans risquer de porter préjudice à sa famille. Il lui faut absolument trouver un pseudonyme. La jeune femme se remémore alors une chanson populaire, écrite par Stephen Foster, en 1849, dont l'héroïne est une domestique noire, Nelly Bly. « Et pourquoi pas Nelly Bly ? », suggère-t-elle. Madden acquiesce, mais en notant le nom de plume d'Elizabeth, il commet une faute d'orthographe. Pour l'éternité, l'audacieuse journaliste se nommera donc « Nellie Bly ».

George Madden est un patron de presse avisé. Il n'embauche pas seulement Nellie Bly parce qu'elle

l'impressionne par son culot, mais aussi parce qu'elle est une femme de seulement 20 ans. Son rôle ? Elle mènera des enquêtes de terrain, au besoin sous une fausse identité. Qui soupçonnerait cette jeune femme au joli minois de vouloir débusquer des secrets qu'on s'efforce de cacher ? Nellie Bly a, contrairement à ses confrères masculins, « l'immense avantage » de passer inaperçue, de pouvoir s'infiltrer dans les milieux sur lesquels elle enquête sans se faire remarquer.

Dès ses premiers papiers, elle s'attaque à l'exploitation des femmes en usine. L'une de ses enquêtes les plus notables se situe dans une fabrique de boîtes à bonbons à Pittsburgh : « Afin de démêler le vrai du faux dans ce que racontent les ouvrières sur leurs salaires et leurs conditions de travail déplorables, j'avais [...] décidé de me faire embaucher dans un atelier. » Sur place, elle recueille un grand nombre de témoignages qu'elle transcrit sous forme de dialogue :

« Depuis quand fabriquez-vous des boîtes ?

– Onze ans, et tout ce que je peux vous dire, c'est que je n'y ai jamais trouvé mon compte. Voyez, sur les cinq dollars gagnés dans la semaine, je prélève trois dollars cinquante pour la pension et soixante-quinze cents pour la blanchisserie.

– Vous travaillez à la pièce ?

– Oui, cent boîtes à bonbons d'une livre me rapportent cinquante cents, cent boîtes d'une demi-livre, quarante cents. »

D'autres articles suivent, ici sur une tréfilerie, là sur une usine de métal où les ouvriers travaillent dans des conditions dantesques. Ils font grand bruit, passionnent les lecteurs, stimulent les ventes, mais les patrons de Pittsburgh finissent par s'irriter. Les plaintes et les menaces pleuvent sur le bureau de Madden : « Soit ces articles cessent, soit nous irons publier nos publicités

ailleurs ! » Un an après avoir intégré le *Pittsburgh Dispatch*, Bly est reléguée aux rubriques dédiées aux femmes dans les journaux : la mode, le théâtre, les loisirs, tout ce qui l'ennuie profondément. C'en est trop pour elle : sans rompre avec le journal, elle décide de quitter Pittsburgh et d'entreprendre en 1886 un voyage au Mexique, accompagnée de sa mère. « J'étais résolue à devenir correspondante à l'étranger », écrit-elle dans le livre issu de son périple, *Six mois au Mexique*. Surtout, à 22 ans, elle veut « faire quelque chose qu'aucune fille n'a encore fait auparavant ».

Six mois au Mexique

Les deux femmes se déplacent en train à travers le pays et portent elles-mêmes leurs bagages, ce qui ne manque pas d'étonner leurs compagnons de voyage : « J'ai défié leur regard et leur ai montré qu'une fille américaine peut s'adapter aux circonstances sans l'aide des hommes », insiste-t-elle avec fierté. Elle ne connaît que quelques mots d'espagnol et ses interlocuteurs bredouillent l'anglais la plupart du temps. Mais la barrière de la langue est compensée par son sens aigu de l'observation.

Au début, les notes qu'elle prend sur son carnet ont un caractère ethnographique. Elle s'intéresse aux mœurs, aux coutumes des Mexicains, à tout ce qui peut étonner le public américain, comme la consommation de drogue : « Les soldats ont une herbe nommée "marijuana" qu'ils roulent dans de petits cigares et qu'ils fument. Il produit une ivresse qui dure cinq jours, et pendant ce temps ils sont au paradis. » Néanmoins, l'exotisme finit par la lasser et elle en vient à décrire le système politique mexicain, marqué par la corruption et la terreur que fait régner le dictateur Porfirio Díaz.

Elle sait qu'elle doit rester prudente dans les correspondances qu'elle envoie au journal si elle veut éviter l'arrestation et la prison, car son statut d'étrangère ne la protégerait pas assurément. Pourtant, elle ne peut s'empêcher d'évoquer le traitement effroyable réservé aux journalistes qui critiquent le président mexicain. « Tout à fait innocemment, note-t-elle, j'écrivis un jour un court texte sur certains rédacteurs, qui n'étaient pas subventionnés par le gouvernement et avaient été jetés en prison. L'article fut repris d'un journal à l'autre, et arriva finalement à Mexico. Les journaux subventionnés menacèrent de me dénoncer et écrivirent en espagnol "Un seul bouton suffit", ce qui signifiait qu'à la lecture d'un papier, les fonctionnaires pouvaient deviner la teneur des autres. Mais je me rebiffai, et pus les convaincre que j'étais protégée en haut lieu : ils me laissèrent tranquille. Une loi mexicaine connue comme "l'article 33" condamne les étrangers qui parlent ou écrivent trop librement au sujet du pays et de ses habitants. » Reste que Nellie Bly a franchi la ligne rouge et n'est plus à l'abri d'une arrestation. La raison l'emporte : elle décide de retourner aux États-Unis avant qu'il ne soit trop tard.

De retour à Pittsburgh, la journaliste publie une série de papiers sur la dictature. Mais une fois la veine épuisée, George Madden la cantonne de nouveau à la mode, aux arts ou au jardinage, bref, à la « page des femmes ».

Après quelques mois, elle quitte Pittsburgh pour New York, avec une obsession en tête : intégrer le *New York World*, le journal de Joseph Pulitzer, qui se démarque des autres journaux en lançant de grandes enquêtes de terrain, en sortant des scoops, en révélant les scandales de la société américaine, en faisant éclater les vérités qui dérangent.

Infiltrée dans un asile d'aliénées

Quatre longs mois de sollicitations insistantes ne suffisent pas à Nellie Bly pour être reçue par Pulitzer. Mais rien n'y fait et, sans revenus, ses économies fondent rapidement. Pourtant, un jour de septembre 1887, elle reçoit un courrier du directeur du *New York World* : il consent à un rendez-vous. Quelques jours plus tard, Pulitzer a devant lui une jeune femme enthousiaste, fiévreuse, d'une incroyable audace.

Comme deux ans auparavant avec Madden, il la met à l'épreuve. Mais, cette fois, le défi est bien plus ambitieux : il l'embauchera à condition qu'elle conduise une enquête sur les conditions de vie des femmes internées à l'hôpital psychiatrique de Blackwell's Island (aujourd'hui Roosevelt Island), au large de Manhattan, une institution isolée sur laquelle règne le secret le plus opaque. Elle devra se faire passer pour folle et y rester une semaine. « J'avais foi en mes talents d'actrice et me pensais de taille à feindre la démence d'un bout à l'autre de mon séjour », raconte-t-elle, dans *Dix jours dans un asile*.

« Allez-y quand vous serez prête », lui recommande Pulitzer. Il n'attend rien de sensationnel, explique-t-il, seulement un récit de « vérité ». Puis, face à la mine amusée de Nellie Bly, il ajoute avec une pointe d'agacement : « Prenez garde à ce sourire que vous affichez en permanence. » « Je m'en départirai », promet la jeune femme. Reste une question importante : « Une fois ma mission accomplie, comment comptez-vous me faire sortir ? » La réponse de Pulitzer est pour le moins floue : « Je ne sais pas encore. Je suppose qu'il nous suffira de révéler votre identité et les motifs de votre internement – mais tentez déjà d'y entrer. » Il en faut cependant davantage pour déstabiliser Nellie

Bly qui, pour les besoins de l'enquête, devient « Nellie Brown ».

Durant toute une nuit, Nellie Bly répète son rôle devant un miroir. Elle grimace, s'arrache les cheveux, agite les bras de manière désordonnée : simulant ce qu'elle croit être les manifestations de la folie. Mais elle a surtout un plan : elle prendra une chambre dans une pension pour travailleuses dans la Deuxième avenue. Là, elle tiendra des propos incohérents, errera dans toute la maison, refusera de se coucher dans un lit, en hurlant et vociférant, de telle sorte que les propriétaires la prendront pour une démente. Ils alerteront la police qui elle-même fera venir des médecins. Nul doute qu'ils concluront à la folie et, avec l'aide d'un juge, expédieront Nellie Brown à Blackwell's Island. C'est exactement ce qui arrive. La comédie est si réussie que l'un des experts psychiatres diagnostique « un cas désespéré ».

Le chauffeur de l'ambulance qui la transporte vers le ferry menant les patientes à l'asile la prévient, attristé : « Vous n'en sortirez jamais. » Dès la porte de l'hôpital franchie, Nellie Bly décide d'abandonner son rôle d'aliénée. « Mais, chose étrange, écrit-elle, plus je parlais et me comportais normalement, plus les médecins étaient convaincus de ma folie. » C'est l'une des conclusions de son enquête : si vous n'êtes pas folle en arrivant à Blackwell's Island, vous le deviendrez. Parmi les mille six cents femmes détenues (pour mille places !), bon nombre se retrouvent enfermées simplement parce qu'elles sont pauvres, sans famille ou parce que, récentes immigrées, elles ne maîtrisent pas l'anglais. Pour s'occuper de tout ce monde, on compte à peine seize médecins, indifférents à la souffrance de leurs patientes, et des infirmières qui se distinguent le plus souvent par leur insensibilité voire leur cruauté.